

NOS GRAVURES.

LA DERNIÈRE ÉTAPE DE COCO.

Pauvre Coco, le voilà arrivé à sa dernière étape! Le voilà étendu sans vie sur le blanc tapis de neige, enseveli comme dans un linceul!

Il était vieux et cassé: les fatigues, les longues courses, les privations l'avaient usé avant l'âge, et il expire à la tâche, victime de son dévouement et de son obéissance à ses pauvres maîtres.
Que de drames intimes se sont déroulés entre les quatre murs de bois de cette lourde voiture ambulante, renfermant toute une troupe de saltimbanques! Et aujourd'hui, le plus grand malheur qui puisse leur arriver, vient de les

frapper: Coco n'est plus! Toute la famille éplorée regarde tristement le fidèle compagnon raidi par la mort. Ils sont là, tous, les larmes dans les yeux: la femme, à genoux et les mains jointes, en proie à un profond désespoir; l'homme debout et accablé par le coup imprévu qui l'atteint; le chien lui-même partage la douleur commune.
Que vont-ils devenir, ces pauvres saltim-



LA DERNIÈRE ÉTAPE DE COCO, D'APRÈS M. BEYLE.

banques, au milieu de la vaste plaine, toute blanche de neige, et privés de l'aide de celui qui promenait leur existence nomade? Le froid est vif, le ciel est noir et menaçant à l'horizon, et le village est encore bien loin!

LE CHATEAU ROYAL DE CIERGNON.
Ciergnon est une commune de la province de Namur, comptant près de cinq cents habitants, dont le chef-lieu, situé au nord-ouest de

Rochefort, est distant de cinq kilomètres du domaine d'Ardenne.
Le château royal de Ciergnon, construit pour satisfaire au désir de Louise-Marie d'Orléans, première reine des Belges, est d'un aspect

noble et imposant et est entouré d'un parc magnifique. Sa situation, au haut d'une montagne, est des plus charmantes; de la terrasse on a devant soi un panorama vraiment splendide. C'est une suite de collines boisées, de verdoyantes prairies, de jolis villages; à droite, le vieux manoir de Villers-sur-Lesse; à gauche, les ruines du castel de Jambelines; en face coulent le Wacht, torrent limpide, et la Lesse, dont les eaux se confondent.

DESDEMONA.

Si Shakespeare est le roi des „épouvante-ments,” il n'excelle pas moins dans le gracieux que dans le terrible; ses caractères de femmes ont un charme indicible et naïf qu'on n'était pas en droit d'attendre d'un génie aussi rude. Toutes les fois qu'il met en scène ses belles héroïnes, c'est avec une délicatesse encore ignorée de son siècle; il trempe son pinceau dans les couleurs les plus pures : Ophélie, Juliette, Ca'herine d'Aragon, Cordelia, Miranda Desdemona, ne cessent de nous ravir.

Dans le n° 21 de notre neuvième année, nous avons donné une étude historique sur l'immortel chef-d'œuvre de Shakespeare, la tragédie d'Othello.

Comme explication de notre gravure, rappelons brièvement le sujet de cette tragédie.

Le more Othello avait obtenu, par sa valeur et ses services rendus, le premier commandement militaire de la république de Venise; une jeune fille, Desdemona, aussi belle que sensible, s'éprit d'amour pour lui, et malgré l'opposition de ses parents, devint son épouse.

Othello s'embarqua avec sa jeune femme pour une expédition militaire dans l'île de Chypre; il avait parmi ses officiers un enseigne de vaisseau, homme d'un lâche et méchant caractère, et un lieutenant d'une âme honnête et loyale.

L'enseigne voulut troubler le bonheur domestique d'Othello, mais il ne réussit pas dans sa coupable entreprise et s'imagina qu'il avait un rival dans le lieutenant; pour se venger il sut inspirer à son général des soupçons sur la fidélité de sa femme; et tous deux résolurent la mort du prétendu coupable, qui fut blessé par l'enseigne, mais qui cependant ne périt pas de sa blessure.

Vengé d'un rival qu'il croyait mort, Othello ne songea plus qu'à se débarrasser de Desdemona, qu'il assassina, de complicité avec l'enseigne. Mais ce crime ne resta pas impuni. Sur la dénonciation de l'enseigne, le More fut arrêté, ramené à Venise, où on lui appliqua la torture pour lui arracher l'aveu de son crime; il nia tout et fut condamné au bannissement perpétuel.

Notre gravure représente l'infortunée Desdemona pleurant devant les infâmes accusations dont elle est l'objet, et l'âme en proie à de terribles pressentiments sur le sort qui l'attend.

NOUVELLE APPLICATION DU TÉLÉPHONE.

Le téléphone a reçu, en Amérique, une nouvelle application. On s'en sert comme moyen de communication entre le plongeur travaillant dans les profondeurs de la mer, et ses compagnons, qui se trouvent au-dessus de lui.

Un ingénieur du département des Docks, à New-York, a fait plusieurs expériences, qui ont toutes été couronnées du plus grand succès. Dans ce but, il s'est servi de deux doubles téléphones; l'un de ces téléphones se trouve placé dans le casque du plongeur, de telle sorte que celui-ci, en tournant un peu la tête, peut poser sur l'instrument tantôt sa bouche, tantôt son oreille, soit qu'il veuille parler ou écouter; l'autre téléphone est placé dans la barque, où se trouvent la pompe à air et l'équipage, prêt à porter secours en cas de danger.

De cette manière la communication est établie entre le plongeur qui est sous l'eau et les gens du vaisseau.

Cependant, il y avait un inconvénient: l'air, envoyé dans le casque du plongeur, produisait dans l'eau un bruit continu, qui étouffait le

son du téléphone; on a paré à cet inconvénient en introduisant dans l'appareil un fil conducteur et une batterie électrique, qui grossit le volume de la voix, et permet d'établir une parfaite communication entre le plongeur et l'équipage.

LE FILS DE L'INCONNU.

VIII. — A ANTIOCHE.

Antioche! que de souvenirs rappelait aux Croisés la vue des murs et des tours de cette ville, qui fut le berceau du christianisme; car ce fut là que les apôtres portèrent d'abord l'enseignement de la foi nouvelle. Mais Antioche était devenue, sous le joug mahométan, une cité désolée, pleurant un passé glorieux. Cependant, l'ancienne Théopolis était restée une belle ville, une ville puissamment fortifiée surtout. Ses remparts étaient élevés et solides comme l'airain; trois cent soixante tours formidables la défendaient et l'étreignaient comme d'un cercle de fer; par-dessus tout s'élevait la citadelle, qui à elle seule suffisait pour arrêter une armée.

A l'intérieur commandait le farouche Accianus, l'émir des Turcomans; de tous côtés étaient arrivés des milliers de cavaliers et de fantassins: Arabes, Turcs, Sarrasins, étaient accourus pour anéantir les chrétiens exécrés et les arrêter dans leur marche. Néanmoins le siège fut résolu.

Les préparatifs commencèrent immédiatement; malgré l'épaisseur des murailles et la hauteur des tours, les Chrétiens crurent obtenir une facile victoire.

En effet, un silence de mort régnait dans la ville, pas un Musulman ne se montrait sur les murs, le découragement semblait s'être emparé de cette cité d'un extérieur si formidable. Mais ce n'était qu'une ruse de guerre imaginée pour inspirer aux Croisés une funeste confiance; ils s'y laissèrent malheureusement prendre, en se répandant dans les environs et en s'avançant même sous les murailles. Cette témérité devait leur coûter cher; de nombreuses têtes, lancées jusque dans leur camp par les machines ennemies, prouvaient que la garnison d'Antioche veillait.

Alors que les Musulmans étaient invincibles à l'abri de leurs travaux de défense, les Croisés n'avaient ni engins, ni échelles, pour ébranler ce cercle d'airain ni pour le franchir. Ils pouvaient bien entourer les murs, mais c'était tout, et ils devaient assister impuissants et impuissants au spectacle des Infidèles ricanant du haut de leurs tours et les conviant ironiquement à venir se mesurer avec eux.

Dans l'entrefaite, approchait à grands pas un autre ennemi, non moins redoutable: l'hiver était arrivé avec sa terrible escorte de froids, d'inondations et de misères. Des pluies torrentielles avaient déjà défoncé le sol et mis sous les eaux les terres avoisinantes; les tentes s'en allaient au cours des rivières, les armes se rouillaient, les vivres se gâtaient. On manquait de toits pour s'abriter, d'habits pour se préserver du froid et de l'humidité, de pain pour apaiser sa faim.

Mais plus terrible encore que tous ces fleaux, la funeste discorde s'était de nouveau mise au camp des Croisés; beaucoup de chevaliers, de chefs même s'étaient éloignés d'Antioche, les uns pour échapper à la faim, les autres à la mort qui les menaçait de la part de leurs propres compagnons d'armes.

Bientôt le camp des Croisés fut menacé par une redoutable coalition de Musulmans sous la conduite des sultans d'Alep et de Damas, et des émirs d'Edesse et de Hieropolis. Godefroid de Bouillon sut encore dans cette circonstance trouver des paroles qui relevèrent complètement le moral de son armée et lui procurèrent une victoire, qui mit fin à un long et dangereuse inaction, et fut suivie de plusieurs autres faits d'armes brillants.

Tandis que les Croisés se couvraient de gloire, un nouveau danger les menaçait: Accianus, le sultan d'Antioche, voyant leurs suc-

cès, crut le moment arrivé de faire subir à l'éternel ennemi de l'Islamisme, une défaite dont il ne pourrait se relever. Il fit immédiatement sortir de la ville ses meilleures troupes pour écraser les chrétiens entre deux masses redoutables. Il leur commanda de revenir victorieux, sinon les portes leur resteraient fermées; il leur faut donc vaincre ou mourir. Cette perspective double leur courage, et c'est avec une force irrésistible qu'ils tombent sur les chrétiens. Accianus, du haut d'une des tours, assiste à la bataille et excite encore les siens de sa présence. Le combat s'engage, les Musulmans pénètrent bien avant dans le camp des chrétiens, sur lesquels ils font pleuvoir une grêle de traits meurtriers. Mais ceux-ci résistent avec succès à cette attaque imprévue et rejettent les nouveaux assaillants en arrière. Cette attaque si bien conçue et si vaillamment commencée dégénéra bientôt en une fuite honteuse; plusieurs milliers de Sarrasins ne trouvèrent que la mort là où ils avaient espéré rencontrer une brillante victoire; deux mille d'entre eux furent précipités dans les eaux de l'Oronte, qui allèrent porter au loin la nouvelle de la victoire des Croisés. Accianus, dans sa rage impuissante, fut réduit à briser lui-même son serment et fut très-heureux de rappeler dans Antioche les débris de son armée.

Cette brillante victoire releva entièrement le moral des Croisés; la route vers la mer leur restant ouverte, les vivres affluaient en grand nombre, et bientôt, avec la saison nouvelle, le soleil vint rendre leur aspect florissant à ces plaines naguères occupées par les eaux.

Entre temps, les Croisés profitaient de la panique qu'ils avaient inspirée à leurs ennemis, pour se fortifier et faire les préparatifs d'un assaut décisif.

Durant ces événements, nos deux héros, Onno Gratama et le chevalier Hugo, étaient restés fidèles à eux-mêmes; véritables lions dans le combat, ils avaient supporté avec leur grandeur d'âme habituelle les misères et les privations d'un long hivernage; leur amitié mutuelle n'avait fait que se resserrer davantage et se reposait à l'extérieur sur la vertueuse Ada et le vieux moine. Bruno ne cessait de favoriser cette intimité, et tandis que le jeune homme s'habitua de plus en plus à appeler Onno et sa femme des doux noms de père et de mère, ces derniers, de leur côté, s'accoutumaient à le regarder comme un fils. D'un autre côté, Onno et Hugo surent s'attirer l'estime et l'affection de l'illustre chef de l'armée. Tandis que mainte fois Godefroid de Bouillon avait eu l'occasion d'admirer l'indomptable courage de l'ancien corsaire, le comte Robert de Flandre se glorifiait, lui, d'avoir dans Hugo le meilleur et le plus intrépide de ses soldats.

Quant à l'armée chrétienne, chaque fois qu'elle se trouvait en présence du danger, elle était admirable de courage, de dévouement et d'union, mais dès que le danger était passé, la discorde, les rivalités privées, le désordre reprenaient le dessus et faisaient souvent perdre tout le fruit de la victoire. Les Croisés non seulement ne poursuivirent pas le cours de leurs succès, mais ils allèrent même jusqu'à accorder un armistice aux Infidèles, ce qui permit à ces derniers de revenir de leur effroi et de faire entrer dans leurs murs de nombreux convois de vivres et d'armes.

Lorsqu'enfin les Musulmans eux-mêmes rompirent la trêve et tombèrent sur les Croisés étonnés, il était trop tard. Le seul ennemi que les assiégés eussent à redouter, la faim, n'était plus à craindre; et les efforts héroïques des chrétiens allèrent se briser en vain contre les hautes murailles et les tours inébranlables de la ville.

Le danger devenait de plus en plus menaçant pour les guerriers d'Occident; non seulement le siège traînait en longueur, mais un nouvel ennemi, plus redoutable encore que ceux qu'ils avaient rencontrés, venait de s'élever sur les bords du Tigre et de l'Euphrate et marchait vers Antioche pour en faire lever le siège.

Kerboga, prince de Mossoul, conduisait une armée de deux cent mille guerriers farouches, qui avaient juré de délivrer Antioche et d'exterminer à jamais les ennemis du Croissant. Les chrétiens reçurent cette nouvelle avec quelque crainte.

C'est sur ces entrefaites que survint un événement qui vint changer la face des choses.

Un des chefs secondaires de l'armée assiégée, qui jouissait de la confiance d'Accianus et des Musulmans, était un renégat nommé Phirous. Ce Phirous nourrissait en secret le désir de redevenir chrétien et de passer dans les rangs des Croisés. Mais il ne voulait pas y arriver les mains vides et conçut le plan de livrer Antioche. C'est dans ces vues qu'il noua des relations avec l'ambitieux Bohémond de Tarente, dont le seul désir était de fonder pour son propre compte un puissant royaume en Syrie, ayant Antioche pour capitale.

Plusieurs fois ces deux hommes avaient eu de secrètes entrevues, et il avait été résolu que Phirous livrerait la ville au prince de Tarente; mais lorsque ce dernier développa le plan dans l'assemblée des chefs et exigea en même temps d'être reconnu comme prince d'Antioche, il rencontra une vigoureuse résistance. Les chefs chrétiens ne voulaient pas devoir à la ruse la prise d'une place qui déjà leur avait coûté tant de sang.

Cependant Kerboga approchait avec ses innombrables troupes; nul doute que les chrétiens n'allassent être écrasés, pris ainsi entre deux ennemis; il n'y avait donc pas à choisir, et après de longues hésitations, il fallut prêter les mains aux projets du prince de Tarente, et lui donner pleins pouvoirs. Ce dernier eut une nouvelle entrevue avec Phirous, et l'exécution du plan fut fixée au lendemain.

Le transfuge avait la garde de trois tours sur un des principaux points de la place. Le projet était de livrer ces tours aux chrétiens, lesquels, maîtres de cette partie de la ville, devaient ouvrir les portes par lesquelles l'ennemi entrerait en masse.

Afin d'endormir la vigilance d'Accianus, l'armée chrétienne, dans l'après-midi précédant la nuit désignée pour le coup de main, leva le camp, feignant de se retirer devant les troupes de Kerboga. Accianus crut que le siège était levé, soit définitivement, soit provisoirement et que tout danger avait disparu pour la ville.

A peine l'obscurité avait-elle remplacé le jour que les chrétiens rebroussèrent chemin et allèrent se placer en face des tours que gardait Phirous, attendant, avec une fébrile impatience, le signal de marcher en avant.

La nuit commençait à tomber, lorsque Phirous, assis dans l'angle d'une de ses tours et regardant la campagne par l'ouverture d'une meurtrière, reçut tout à coup l'ordre de se présenter devant le gouverneur d'Antioche.

En se rendant à cette invitation, il acquit bientôt la certitude qu'il était trahi; de son côté, il ne rencontrait que des regards méfiants et haineux, et le mot traître arriva maintes fois à ses oreilles.

En effet, Accianus lui fait part des bruits qui courent, parle de trahison et d'une attaque qui doit se faire avec la complicité d'un chef musulman; en même temps, il attache ses regards perçants sur Phirous, comme pour sonder le fond de son âme. Le transfuge supporte ce regard sans broncher, sachant que l'aide et le sangfroid peuvent seuls le sauver. Il confirme de sa propre bouche les bruits qui circulent, dit qu'il a pris des mesures de rigueur, demande pour le jour suivant un changement dans les commandements, et enfin sait si bien éloigner de lui tout soupçon, qu'Accianus, sûr de sa fidélité, lui dit de retourner à son poste et l'invite à redoubler de vigilance.

Cette confiance du Musulman décida du sort de la ville.

Bientôt la nuit vint, une nuit sombre sous un ciel nuageux; des torrents de pluie commencent à tomber avec fracas, étouffant tout autre bruit. Les sentinelles, chargées de veiller sur les murs, étaient rentrées dans leurs tourrelles pour se mettre à l'abri. Les chrétiens seuls veillaient dans l'ombre, ayant toujours

les yeux dirigés vers les tours de Phirous. Bientôt une partie d'entre eux, sous la conduite de Bohémond de Tarente, s'avança jusqu'au pied des murailles.

Parmi les chefs se trouvaient Onno Gratama et le jeune Hugo, réunis pour prendre part à cette dangereuse expédition.

On approche de plus en plus. Tout à coup un cri aigu et prolongé part du haut d'une de ces tours: c'est le signal attendu; un instant après, une échelle de cuir est descendue en silence le long de remparts.

— Qui monte le premier? demanda Bohémond d'une voix étouffée; pour celui-là des richesses, des trésors...

Personne ne répond; personne ne veut tenter l'aventure, car Phirous est peut-être doublement traître. Mais le temps presse, Bohémond s'impatiente.

Alors s'avancent deux hommes, l'un dans toute la force de l'âge, l'autre encore presque adolescent; ils s'offrent à monter les premiers.

C'est Onno Gratama et le jeune Hugo.

— Un seul d'entre vous peut monter, dit Bohémond; il ne s'agit que de demander au commandant de la tour si tout est prêt.

— Alors cet honneur me revient! exclama Hugo; je suis le plus jeune et le plus agile.

— Non, à moi! dit à son tour l'ex-corsaire; mon ancien métier m'a rendu habile dans ce genre d'expéditions.

— Montez tous deux; tous deux vous êtes dignes de cet honneur! répond le prince de Tarente.

— Une seule condition cependant, dit Hugo.

— Parlez vite, fait Bohémond impatienté.

— Que si nous revenons, il ne nous soit parlé ni d'or, ni de récompense; ce que nous faisons, nous le faisons pour la cause du Christ.

— Allez, nobles chevaliers, s'écrie Bohémond étonné, et que le Ciel vous protège!

Un instant après, ils avaient disparu aux yeux de leurs compagnons.

Phirous n'avait point trahi les chrétiens; fidèle à sa parole, il les attendait avec impatience. Il vit avec joie venir les deux émissaires. Il allait leur dire de retourner près des leurs pour leur apprendre que tout allait bien, lorsque soudain apparut devant lui un officier musulman, accompagné de six hommes.

— Traître! s'écria-t-il, en fondant l'épée levée sur Phirous.

Mais celui-ci le prévint et l'abattit d'un seul coup de son glaive; l'officier, quoique blessé à mort, eut encore le temps d'exciter les siens à s'emparer du coupable.

Ce fut un moment terrible; si un seul des soldats donnait l'éveil, l'expédition était manquée; il fallait donc agir vite et sans hésitation. Les Musulmans avaient saisi leurs armes et tombaient sur leurs adversaires. Ce fut une lutte acharnée, sur un espace très-restreint; il y allait de la vie, il y allait surtout du sort d'Antioche, mais le courage des Infidèles se brisa contre l'héroïsme d'Onno et de Hugo; quelques coups d'épée les eurent bientôt réduits au silence, et leurs cadavres jonchèrent la crête des remparts.

Phirous remit au fourreau son glaive ensanglanté et dit d'une voix rapide:

— Pressez-vous, le moment décisif est là!

De nouveau l'échelle se balança le long des flancs de la tour, et à la faveur d'un éclair les Croisés en virent descendre leurs deux amis.

Un cri étouffé d'étonnement les accueillit.

— Que nous apportez-vous? demanda Bohémond en les voyant couverts de sang.

— Montez! montez! il n'y a pas une seconde à perdre! fut la réponse.

— Suivez-moi, mes hommes, s'écria joyeusement le prince de Tarente; un instant encore et Antioche est à nous!

Mais ce cri ne trouva pas d'écho dans le cœur des soldats qui restèrent sombres et indécis au pied de la tour; ils continuaient à regarder avec effroi les deux émissaires, dont les armes et les hauberts ensanglantés témoignaient d'une lutte acharnée.

(A continuer.)

SIMPLES CONSULTATIONS JURIDIQUES A L'USAGE DES DAMES.

1^{re} Lettre.

A Madame Félicie de R.

Je viens, Madame, réaliser l'heureuse idée que vous avez suggérée à la Rédaction de l'Illustration Européenne.

„Il existe encore, dites-vous dans votre aimable lettre, de bien grandes lacunes dans l'éducation de la femme, entre autres l'ignorance où on la laisse relativement à ses droits, envisagés, bien-entendu, au point de vue purement juridique. Ainsi, on marie une jeune fille sans qu'elle sache un mot des divers régimes qui régissent la communauté conjugale; devenue épouse, elle peut être appelée à diriger une maison, un commerce, une industrie, soit en l'absence de son mari, soit après la mort de celui-ci, et elle ne possède aucune des notions nécessaires pour se guider à travers les difficultés qu'elle peut rencontrer dans ses affaires. La voilà érigée en tutrice de ses enfants, et dans le cas de vendre, d'acheter, de transiger. Ici encore, elle ne sait rien de ce qu'elle devrait savoir. Bref, maîtresse de sa fortune, chef d'une famille, elle va, par sa seule volonté, faire le bonheur ou le malheur des siens. Puis, s'il s'agit pour elle de rédiger un testament, en dehors du concours d'un notaire?... — Il me semble, Monsieur, que si l'on enseigne aux jeunes filles la chimie, l'algèbre, la physique et même la géométrie, on doit leur enseigner ce qui se rapporte directement à leurs intérêts, sous les divers rapports que je viens de signaler. Au moins on ne pourra parler ici de pédanterie, défaut auquel, du reste, le savoir doit d'autant moins conduire, que la première chose qu'il nous prouve est l'immensité de ce que nous avons à apprendre, et le peu d'étendue de nos connaissances. — Je crois donc que quelques simples consultations juridiques à l'usage des femmes, dans une publication comme la vôtre, seraient fort utiles et fort bien accueillies.”

Vos raisonnements, Madame, sont d'une parfaite justesse, et je me charge très-volontiers du petit travail que vous voulez bien nous demander sur les droits que la loi accorde à la femme. Malheureusement, cette matière présente un grave écueil: c'est qu'il est impossible d'en faire disparaître l'aridité sous les formes du langage, c'est-à-dire, d'y mêler l'agréable à l'utile. On doit s'en tenir, strictement, hélas! à „l'esprit,” sinon à la lettre du Code.

Je parlerai d'abord du contrat de mariage, auquel en général on n'attache pas assez d'importance, de sorte que la position de fortune de la femme, et partant son avenir et celui de sa famille, sont souvent livrés tout entiers au hasard des événements et aux caprices de son conjoint.

Je vais analyser les principales manières de régler l'association conjugale, et indiquer celles qui sont les plus avantageuses à la femme.

La loi exige que les époux déterminent par devant notaire, et préalablement à la célébration du mariage, les conditions civiles de leur union, et ne permet pas qu'on puisse dans la suite modifier en rien ces conventions, sous peine de nullité.

Le Code distingue quatre régimes principaux que les conjoints peuvent adopter lors de la rédaction des conventions matrimoniales:

1^o Le régime de la Communauté; — 2^o Celui de la Non-Communauté; — 3^o Le Régime Dotal; — 4^o Celui de la Séparation de biens.

La Communauté conjugale est une société de biens entre les époux, régie par des règles particulières.

Les conjoints qui se marient sans faire de contrat, sont placés de plein droit sous le régime de la communauté légale.

Sous ce régime, la communauté se compose :
 1° de tous les biens meubles que les époux possèdent au jour de la célébration du mariage;
 — 2° de tous ceux qu'ils acquièrent pendant leur union, à titre onéreux (par achat), comme

à titre gratuit (par donation, etc.), à moins de volonté contraire; — 3° de tous les revenus, intérêts, arrérages des biens immeubles leur appartenant avant le mariage ou échus pendant celui-ci à titre de succession, donation, etc.;

— 4° de tous les immeubles acquis par les époux à titre onéreux pendant le mariage, car ces biens sont censés avoir été achetés avec les deniers de la communauté, sauf preuve contraire.



LE CHATEAU ROYAL DE CIERGNON.

Vous voyez donc, Madame, d'après cela, que les immeubles dont les époux étaient propriétaires, avant de s'unir, leur restent propres et ne tombent pas en communauté; il en est de même des immeubles, échus pendant le

mariage par succession, legs, donation.

Cependant, à cette règle, il y a une exception pour les immeubles acquis dans l'intervalle du contrat de mariage et de la célébration. Ces immeubles-là tombent en communauté; cette

dérogation a été établie par le Code pour empêcher les fraudes.

Telle est la composition de ce qu'on appelle
"l'actif de la communauté."
Voyons maintenant quelles sont les charges

et obligations de cette communauté.

Elle est tenue : 1^o de toutes les dettes mobilières dont les époux étaient grevés au jour

de la célébration du mariage, ou dont se trouvent chargées les successions, donations qu'ils acquièrent durant leur union; — 2^o de toutes



DESDEMONA, D'APRÈS M. CABAIROL.

les dettes contractées par les époux pendant le mariage: le mari oblige la communauté pour toutes les dettes qu'il contracte, mais la femme

ne peut s'obliger ni obliger la communauté, qu'avec le consentement du mari; — 3^o des arrérages, intérêts des rentes, ou dettes passi-

ves personnelles aux deux époux; — 4^o de l'entretien et des réparations des immeubles qui n'entrent point en communauté; — 5^o en-

fin des aliments des conjoints, éducation, entretien des enfants, et de toutes les autres charges du ménage.

C'est l'époux seul qui a l'administration des biens de la communauté; il peut les vendre, les hypothéquer sans le secours de la femme; il en dispose en véritable maître.

L'époux est également administrateur des biens propres de sa femme. Comme je l'ai dit plus haut, ce ne sont pas ces biens qui tombent en communauté, mais seulement leur jouissance et usufruit; donc, il ne peut, ici, exercer que les actions possessoires et mobilières. Les premières sont celles qui tendent au maintien ou à la réintégration dans la possession; les secondes ont pour objet un meuble quelconque. Quant aux actions immobilières, le mari ne peut les intenter qu'avec le consentement de la femme; il ne peut de même, sans son concours, ni aliéner ou hypothéquer aucun immeuble.

La communauté légale se dissout par la mort d'un des conjoints, par le divorce, la séparation de biens ou de corps.

..

Toutes les garanties possibles existent ici pour sauvegarder les intérêts de la femme. Ainsi, elle ou ses descendants peuvent accepter ou répudier la communauté, tandis que le même privilège n'existe pas pour le mari, qui doit toujours accepter; s'ils renoncent à la communauté, ils sont réputés n'y avoir jamais eu aucun droit, c'est-à-dire qu'ils ne retirent aucune part et ne sont tenus d'aucune dette. L'acceptation peut avoir lieu tacitement, lorsque la femme ou ses héritiers font un acte qui suppose nécessairement leur intention d'accepter, et qu'ils n'auraient droit de faire qu'en qualité d'héritiers, par exemple, vendre un immeuble. La renonciation se fait au greffe du tribunal de première instance du domicile du mari.

La femme jouit encore du „Bénéfice d'Emolument” qui a beaucoup d'analogie avec le „Bénéfice d'Inventaire,” c'est-à-dire, qu'elle n'est obligée, vis-à-vis des créanciers de la communauté, qu'en proportion de la part des biens qu'elle reçoit.

A la dissolution de la communauté a lieu le partage de l'actif entre les époux ou leurs représentants.

Dans une prochaine lettre, nous verrons comment se fait ce partage, et je parlerai aussi des opérations qui le précèdent.

A une première lecture, vous trouverez peut-être, Madame, quelque difficulté à saisir ces données succinctes, sur une des matières les plus importantes du Code; mais veuillez vous y arrêter quelques instants, et vous verrez combien ces principes sont simples et rationnels.

EDM. MARCELLIN LA GARDE,
Avocat.

Bruxelles, Décembre 1879.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Le genre de vie que l'on mène généralement aujourd'hui, ne cesse d'accroître le nombre des gouteux, et parler de la goutte, c'est vraiment traiter une question d'intérêt général.

On peut rapporter les formes sous lesquelles se montre cette affection à la „goutte aiguë et régulière” ou à la „goutte chronique et aiguë.”

L'une et l'autre procèdent par accès.

La goutte aiguë est inflammatoire; elle se montre d'ordinaire au printemps, et l'attaque éclate après quelques jours de malaise. Une douleur subite, vive et brûlante, se développe au pied, le plus souvent dans les articulations du gros orteil. Cette douleur est bientôt accompagnée d'un gonflement remarquable et d'une réaction fébrile plus ou moins tranchée.

La goutte chronique diffère de la précédente en ce que les symptômes en sont moins tranchés, mais plus durables, qu'ils persistent tantôt presque sans interruption et tantôt se montrant sous forme d'accès plus ou moins irréguliers.

La théorie de la goutte repose sur la suspension permanente des fonctions de la peau

et sur le défaut d'excrétion urinaire, laissant dans le sang un excès d'acide urique, d'urates de soude et de chaux, de phosphates, etc.

Ce qui prouve bien que cette appréciation de la nature de la maladie est vraie, c'est que dans les ouvertures des corps des individus gouteux, on trouve des dépôts d'urates de soude dans les cartilages, dans les membranes séreuses, et dans les tissus fibreux articulaires. Il existe également des concrétions uratiques dans les reins qui déterminent, dans ces organes, une inflammation chronique qui explique la maladie albumineuse observée chez les gouteux.

Le pronostic de la goutte est toujours grave. Elle exige un traitement continu et la suppression de toutes les causes qui peuvent y prédisposer: l'oisiveté, la vie sédentaire, et surtout les excès de tous genres.

Donc, le traitement de la goutte repose avant tout sur l'observation de certaines conditions hygiéniques: la sobriété, une vie rangée, et l'exercice le plus actif possible.

Dans la goutte irrégulière, en dehors des accès, on devra toujours diminuer la saturation uratique du sang par l'emploi régulier des alcalins. Les „sels de lithine” répondent parfaitement à cette indication. Voici comment on l'explique:

La lithine a un pouvoir neutralisant très-énergique qui est dû au faible équivalent chimique du lithium. Ce sel a une action dissolvante sur l'acide urique et sur les urates de soude et de potasse, qu'elle transforme en urate de lithine qui est le plus soluble de tous les urates. Son action sur la goutte et le rhumatisme se trouve donc parfaitement expliquée.

On conseille, contre la goutte à l'état aigu: la diète, le repos, une température douce, des boissons sudorifiques ou tempérantes additionnées de sel de nitre ou de bi-carbonate de soude; sur le siège de la douleur, des liniments camphrés ou opiacés, l'huile de jusquiame ou de marrons d'Inde, le baume opodeldoch et de la flanelle sur l'articulation. — Contre la goutte à l'état chronique: Eaux de Vichy et de Contrexéville, puis le massage et les frictions.

ÉLOY.

LA SEMAINE DES TROIS JEUDIS.

Sous le règne de Louis XV, des voyageurs avaient quitté Paris en s'étant mutuellement promis d'effectuer leur retour un jeudi dans la capitale.

Mais le voyage qu'ils allaient entreprendre devait être de long cours: il ne s'agissait de rien moins que de faire „le tour du monde.” Et les dangers auxquels ils allaient être exposés en naviguant pouvaient bien ne pas leur laisser la faculté de tenir leur promesse.

Quoi qu'il en pût être, leurs amis, restés à Paris, retinrent dans leur mémoire l'époque à laquelle devait avoir lieu leur retour.

Le jour fixé était celui de la Fête-Dieu, en 1735.

Or, on sait que cette fête, suivant le calendrier grégorien, tombe toujours un jeudi.

Voici donc nos voyageurs se partageant en deux bandes.

Les uns se dirigèrent vers l'Orient, les autres vers l'Occident, ayant à braver la tempête, à éviter les écueils dont la mer est parsemée, à fuir les lieux inhospitaliers; et n'ayant pour les guider en leur chemin qu'une boussole et les astres, et pour mesurer le temps qu'une montre et le soleil.

Enfin, il leur fut permis, après tous les dangers qu'ils coururent, de revoir leur patrie!

Chacun revint avec la persuasion d'être exact au rendez-vous, car les voyageurs avaient scrupuleusement compté le nombre de jours écoulés depuis le moment de leur séparation.

Cependant, ils ne se rencontrèrent point au jour dit: ceux qui avaient pris leur route vers l'Orient, appelaient jeudi, le jour qui correspondait au mercredi à Paris, et ceux qui s'étaient dirigés vers l'Occident, appelaient jeudi, le jour correspondant au vendredi.

Qui donc s'était trompé?

Assurément ce n'étaient pas les Parisiens restés dans leurs foyers.

Les voyageurs, de leur côté, auraient volontiers engagé un pari important, sûrs qu'ils étaient de l'exactitude de leur compte.

Ils n'eurent pas le mot de l'énigme sur le champ.

Plus tard, les investigations des astronomes leur apprirent qu'un voyageur qui s'est avancé de 15 degrés vers l'Orient, s'il se règle sur le soleil, compte une heure de plus que ceux restés au lieu de son départ, et, par conséquent, 24 heures quand il a parcouru 360 degrés. Par la raison contraire, quand il a fait autant de chemin en se dirigeant vers l'Occident, il compte, à son retour, un jour de moins que ses compatriotes. De là le jeudi vrai, précédé par le jeudi des voyageurs vers l'Orient, et suivi par celui des voyageurs vers l'Occident.

Ainsi on a tort quand on dit quelquefois en badinant „la semaine des trois jeudis,” pour dire celle qui n'arrivera jamais.

LA NOËL DANS LES PAYS DU NORD.

On sait que c'est en Angleterre, que Noël se célèbre avec le plus d'éclat et le plus d'allégresse.

Pour l'habitant de Londres, c'est un jour de réjouissance et de pardon. Des milliers de lumières brillent dans le brouillard humide, et les cris de joie qui s'élèvent de la cité se mêlent aux joyeux carillons. Les magasins regorgent de saucisses et de jambons. Le boudin fume et crie sur le gril, le pudding fume comme un volcan, et l'oie de Noël, l'oie croustillante et dorée, valse doucement autour de la broche. On se réjouit et l'on pardonne les offenses, on oublie les rancunes et les inimitiés, au nom du Dieu de paix et d'amour.

..

Dans une partie de la Bohême, la Noël se célèbre encore par des spectacles animés, pieusement naïfs.

Voici l'étable enguirlandée de buis et tendue de draps blancs; voici la crèche divine où sommeille un beau Jésus de Nuremberg. On n'est plus en Bohême, on est en Orient. Tandis que les bergers se prosternent devant Marie, pleine de grâce, les mages font fumer l'encens autour de la crèche en chantant: „Jérusalem, lève-toi! Secoue la poussière de tes cheveux et romps la chaîne de ton cou. Chante, Jérusalem!”

..

L'Allemagne a ses coutumes charmantes. Quand vient Noël, une joie universelle éclate dans les cités et les hameaux. Ici, comme partout, les héros de cette fête sont les enfants. Sur la nappe blanche du festin, on plante en leur honneur le „Christbaum,” l'arbre de Noël, sapin miraculeux chargé de rubans et de bonbons, de pantins, de pommes fleuries, d'oranges dorées.

..

En Suède et en Norvège, Noël est le plus grand jour de l'année. Dès le matin, la porte, couronnée de houx, reste ouverte aux voyageurs. Le pauvre a sa place à la table et au foyer. Tout le monde prend part à la fête de Noël, et il n'y a pas jusqu'aux oiseaux du ciel qui ne se réjouissent. Sur les toits et les hangars on élève de hautes perches, chargées de longs épis d'avoine. Le journalier qui n'a pas de champ, reçoit de son fermier une gerbe de blé qu'il suspend en l'air, afin que les oiseaux viennent gazouiller et se régaler au-dessus de la grange vide.

OPINION DE CHATEAUBRIAND SUR LES MÉDECINS.

Après une grave maladie, en 1801, le grand écrivain en question, par reconnaissance envers une science qui venait de lui sauver la vie, fit un admirable article dont nous allons donner la partie principale :

„L'art merveilleux, qui vient au secours de la vie, remonte à l'origine de la société. Il a même devancé le labourage, puisqu'il y a eu des enfants avant qu'il y eût des moissons, et que le berceau de l'homme est chargé de douleurs.

Le premier médecin qu'ait vu le monde a sans doute été quelque mère qui cherchait à soulager son enfant. La pitié et le génie étendirent ensuite la médecine à tous les hommes : l'une découvre le malade, l'autre le remède.

On peut dire aussi qu'elle est fille de l'amitié et des héros. Le sauvage porte, dans les combats, le petit morceau de gomme qu'il doit appliquer sur la blessure d'un compagnon d'armes. Une feuille de nénuphar lui sert de compresse; pour les bandages, il a des écorces de bouleau; pour instruments, ses dents et ses doigts. Celui-là est un médecin bien habile, qui tire du fond de son âme tout son enseignement et toute son expérience. „Un ami est la médecine du cœur,” a dit la Sagesse.

Nous voyons le même usage établi chez les patriarches et dans les siècles héroïques de la Grèce. Le nom même de „médecin,” emprunté du nom des Mèdes, rappelle cet antique Orient, si fameux par ses sages. Homère reconnaît quatre arts principaux, entre lesquels il nomme celui de médecin. Les fils des rois, les guerriers les plus renommés au siège de Troie, connaissaient les vertus des plantes. Patrocle, le plus doux des hommes, excellait à panser les blessures, et Achille était célèbre dans la science de Chiron.

Quelqu'fois de belles princesses, malheureuses, fermaient les plaies des jeunes héros, dont elles étaient devenues les esclaves. On croyait que la médecine était descendue du ciel, et l'on disait qu'Apollon l'avait inventée lorsqu'il était pasteur chez Admète. Esculape est peut-être le seul dieu de la fable dont la raison pardonne les autels.

Par une suite de ces mêmes idées qui attribuent quelque chose de divin à la médecine, les peuples chrétiens la remirent d'abord entre les mains des solitaires. On supposa que ceux qui guérissaient les âmes pouvaient aussi guérir les corps, et que l'ermite qui cueillait les baumes mystiques de la montagne de Sion, connaissait aussi le dictame qui apaise les douleurs des mortels. Des vierges se consacrent à cet art qui donnait une seconde fois la vie. On eût dit que, pour payer ce tribut de douleurs maternelles auxquelles leurs vœux les avait dérobées, les femmes se vouaient à une autre sorte de maternité, bien plus longue et bien plus douloureuse.

Considérée sous tous les rapports, la classe des médecins, en général, ne saurait être trop respectée. C'est chez elle qu'on rencontre le véritable savoir et la véritable philosophie. Dans quel lieu que vous soyez jeté, vous n'êtes pas seul, s'il s'y trouve un médecin. Les médecins ont fait des prodiges d'humanité. Et quels philosophes ont plus honoré l'humanité qu'Hippocrate et Gallien? Cessons donc de ravalier une science admirable qui tient aux sentiments les plus nobles et les plus généreux. Chantée par Homère et Virgile, elle réclame tout ce qu'il y a de beau en souvenirs. Les études auxquelles elle oblige sont immenses; elle nous donne une merveilleuse idée de nous-mêmes, puisque, pour connaître seulement notre édifice matériel, il faut connaître toute la nature. Hippocrate, par une expression sublime, appelle notre corps „l'effigie” de l'homme : on pourrait aussi le comparer à un palais, dont, après la fuite de l'âme, le médecin parcourt les galeries solitaires, comme on visite les temples abandonnés que jadis une divinité remplissait de sa présence.

Je n'ignore pas toutefois qu'on a souvent

reproché aux médecins de tomber facilement dans le matérialisme; mais ce reproche me semble démenti par toute l'histoire, par Hippocrate, Gallien dans les siècles antiques, par Nieuwentyt, Hervey, Boerhave, Halley et tant d'autres dans les siècles modernes.

On soutient aussi que l'anatomie et l'habitude de ne voir que les opérations de la matière, jettent les médecins dans l'insensibilité; mais il me paraît que ce spectacle devrait plutôt produire l'effet contraire. On sait que la merveilleuse structure des parties du corps humain a toujours été mise au nombre des causes finales les plus frappantes.”

A DES JEUNES FILLES.

C'est plaisir de vous voir, ô blondes jeunes filles,
Courir, à travers prés, après des papillons!
C'est plaisir de vous voir, si jeunes, si gentilles,
Courber les mille fleurs qui parent les sillons!

Vole, vole
Tête folle,
Papillon
Du vallon,
Sur ton aile
Blanche et frêle
Le plaisir
Semble fuir.

Il est doux, n'est-ce pas, dans la jeunesse heureuse,
Quand on ne connaît rien des peines d'ici-bas,
De folâtrer ainsi, l'âme toute riieuse,
Un air pur dans l'espace et des fleurs sous les pas.

Courez, foulez encor l'herbe de la prairie,
Epanouissez-vous aux rayons du soleil,
Riez, car c'est pour vous que la terre est fleurie,
Riez, car c'est pour vous que le ciel est vermeil.

Oh! vos jours sont si beaux, si douces vos pensées,
Votre cœur est si jeune et votre front si pur,
De tant d'enivrement vos âmes sont bercées,
Qu'on craint par un regard de troubler votre azur.

Je ne vous dirai pas, heureuses ignorantes,
Que les plus belles fleurs ont leur poison amer;
Vivez, sans demander au doux parfum des plantes
Ce qu'il sera demain, ce qu'il était hier.

Folles, lorsqu'en jouant vous effeuillez des roses
Vous ne savez combien en tombent de vos mains;
Ainsi sans les compter, sans remonter aux causes,
Laissez couler vos jours si purs et si sereins.

Comme de vos cheveux les boucles déroulées
Se laissent caresser par l'haleine des vents,
Ainsi laissez tomber vos heures écoulées,
Et ne demandez pas ce qu'en fera le temps.

Vole, vole, etc.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

PREMIÈRE PARTIE.

XIX.

Après les menaces qu'il avait formulées contre les époux Quillet, pour arriver à faire éloigner Gwendoline, l'homme d'affaires Orkney, se croyant maître de la situation, avait pris un air triomphant, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup, et John entra dans la chambre.

— Vous arrivez bien à propos, lui dit sa femme; Monsieur est venu pour...

— Laissez-moi m'expliquer moi-même, reprit M. Orkney. J'ai donc entretenu votre femme de la conduite inconvenante de Miss Winter par rapport à mon fils, qu'elle tâche d'ensorceler pour amener un mariage auquel ni moi ni ma femme ne donneront, jamais notre consentement. Les Orkney sont des gens respectables, et vous comprenez...

— Miss Winter a-t-elle promis à votre fils de l'épouser? questionna John.

Gwendoline, qui était pendant tout ce temps restée devant la fenêtre, dans une immobilité complète, répondit d'une voix vibrante, sans se retourner:

— Non, je n'ai nullement consenti à épouser M. Edward Orkney, car pour rien au monde je ne voudrais de lui.

— Vous entendez! s'écria John d'un ton joyeux; cette déclaration doit vous rassurer entièrement.

— Pas le moins du monde: qui ajoutera foi aux paroles d'une personne de son espèce? Telle mère, telle fille, et...

— Monsieur Orkney, permettez-moi de vous dire que vous vous oubliez, interrompit le vieux domestique d'un ton sévère.

— Oh, ce n'est pas le moment de faire de la fausse délicatesse; il est plus que temps que cette personne connaisse son origine...

Et, pour en finir, je ne vous dis que ceci: il faut la renvoyer, ou bien vous attendre à ce que M. Markham vous mette tous à la porte, car je vais lui écrire de ce pas. Regardez-là, continua-t-il brutalement en désignant Gwendoline du doigt: Elle est habillée de vêtements somptueux, elle se fait servir, elle occupe le plus bel appartement de la maison; on l'appelle Miss, et elle donne des ordres comme si elle était la fille du maître. Tout cela est absurde et doit absolument avoir une fin.

— Monsieur Orkney, vous êtes bien cruel, interrompit le vieux serviteur.

— Tout ce que Monsieur dit est vrai! s'écria Gwendoline en se retournant, et je crois que mon devoir est de m'éloigner d'ici...

— Où iriez-vous donc, malheureuse enfant! exclama la femme de charge.

— Ecoutez, Monsieur Orkney, dit John, nous avons toujours fidèlement servi M. Markham. En ce qui concerne ce que nous avons fait pour Miss Winter, cela ne regarde personne, et nous avons cru bien faire en agissant comme nous avons agi. Maintenant, écrivez au squire, apprenez-lui l'état des choses, c'est comme vous l'entendez. Quant à nous, nous lui écrirons de notre côté, et Miss Winter ne quittera pas Lommoor avant que la réponse de M. Markham nous soit parvenue.

L'homme d'affaires échangea encore quelques paroles avec John, puis se retira, en disant qu'avant une heure sa lettre serait expédiée.

XX.

Après le départ de M. Orkney, Gwendoline, en proie à un profond désespoir, sortit de la chambre et remonta dans son appartement.

— Voilà comment cela devait finir un jour, Maria, dit le brave Quillet. Il ne nous reste plus maintenant qu'à écrire au maître les choses telles qu'elles sont; car, après tout, comme nous n'avons jamais parlé d'elle, il peut la croire morte. Et qui sait s'il ne s'intéressera pas à elle, quand il saura qu'elle est belle, instruite, bien élevée... Je lui dirai qu'un prince serait fier de l'avoir pour fille, et nous verrons un peu si après tant d'années son cœur ne s'attendrira pas en sa faveur.

— Espérons-le, John. Mettez vous à l'œuvre de suite, pendant que je me rends auprès de la pauvre enfant, qui a grand besoin de consolation.

Hâtons-nous de dire que, lorsque les deux lettres parvinrent à l'adresse de M. Markham, celui-ci avait quitté Jérusalem depuis deux mois, pour revenir dans sa patrie.

Par conséquent, ce fut en vain que M. Orkney et les époux Quillet attendirent une réponse à leurs missives.

Revenons-en maintenant au protecteur de Gwendoline, M. Renald Chilton, qui, frappé de la beauté de la jeune fille et ignorant les bruits qui circulaient sur son origine, éprouvait un vif désir de la revoir.

Donc, le lendemain, il se dirigea vers Lommoor, où il fut reçu par John.

Le jeune homme déclina son nom, et demanda à voir Miss Winter, pour avoir des nouvelles de sa santé.

Le vieux domestique fit entrer le visiteur

au salon, où Gwendoline se rendit, accompagnée de M^{me} Quillet.

La femme de charge s'aperçut bien vite du plaisir que les deux jeunes gens éprouvaient à se revoir, et comme M. Chilton était un homme distingué, honorable, et jouissant d'une magnifique fortune, elle l'engagea à revenir à Lonemoor, aussi souvent qu'il lui plairait.

Renald profita largement de cette permission, et devint de jour en jour plus épris de notre héroïne, ce que voyant, les Quillet se dirent qu'il était de leur devoir d'informer le jeune homme de la naissance de Gwendoline.

— Ah! soupira la vieille femme, quand il saura son histoire, il est bien à craindre qu'on ne le renvoie plus ici.

— Justement le voilà qui arrive là-bas, dit John en regardant du côté de la fenêtre; je vais aller à sa rencontre, et chemin faisant, je tâcherai de lui insinuer cela avec le plus de ménagement possible. Nous ne pouvons pas lui cacher l'origine de Gwendoline plus longtemps, et il en sera ce que Dieu voudra.

SECONDE PARTIE.

I.

Nous allons maintenant présenter à nos lecteurs, un nouveau personnage, qui jouera un des rôles les plus importants dans le cours de notre récit.

Transportons-nous à Londres, dans une chambre d'assez modeste apparence où, devant une table, un crayon en main et un papier devant lui, se trouve assis un homme d'une quarantaine d'années, à la taille élevée, à la complexion corpulente.

Son visage arrondi, sa peau huileuse, son front étroit, ses petits yeux gris et une chevelure presque rousse, donnent à cet homme un aspect fort peu agréable.

C'est le capitaine Fabien Tollish qui, pour le moment, se trouve dans un cruel embarras.

— Deux cents livres! murmure-t-il, deux cents livres!... et tout mon avoir se compose d'une cinquantaine de livres au plus. Cependant un pari perdu est une dette d'honneur, et malheureusement pas un usurier d'ici ne m'avancerait un liard. Impossible donc de payer.

C'en est fait de ma réputation, et il ne me reste d'autre moyen que de fuir l'Angleterre. Malédiction mille fois sur ces courses, sur ces paris, qui vont m'obliger désormais à vivre dans la misère.

Il se tut et toucha de la main un timbre qui se trouvait à sa portée.

Un domestique apparut. C'était un Maltais, répondant au nom de Piétro, et qui était au service du capitaine depuis plus de vingt ans. Il était porteur d'une physionomie aussi désagréable et aussi mauvaise que celle de son maître. A l'emploi de domestique, il joignait le rôle de confident, et plus d'une fois il avait tiré M. Tollish d'un mauvais pas. Car, disons-le, ce dernier, quoique bien reçu dans le monde, où il affichait la franchise et la loyauté, dès qu'il était seul jetait loin de lui son masque d'hypocrisie; il redevenait un homme sans scrupule, sans conscience, et qui n'aurait reculé devant aucun obstacle pour parvenir à un but qu'il se serait proposé d'atteindre.

— Piétro, dit le capitaine, vous pouvez faire mes malles... Nous partons pour Malte ce soir...

— Mais, „signor capitano,” votre congé n'est pas expiré.

— Au diable, mon congé! Il faut partir au plus tôt, vous dis-je. Je suis ruiné complètement; j'ai parié, j'ai perdu, et je n'ai pas de quoi payer. Voilà!

Piétro comprit la situation. Il réfléchit pendant un instant.

— Mais pourquoi ne vous adressez-vous pas à votre riche cousin lord Darkwood?

— Malheureusement, il n'est pas en Angleterre. J'ai appris par son régisseur qu'il croise en ce moment la Méditerranée dans son propre yacht, la „Sylphide.” Il s'amuse, lui, tandis que moi, je me trouve au bord d'un précipice qui va m'engloutir. Allons, Piétro, encore une

fois, en imagination, errer dans la bruyère, blanchie par la neige, s'efforcer de découvrir un chemin qui devait la conduire à la mort, et, par mon âme, je crois qu'un jour je paierai cher ma participation à cette œuvre criminelle.

II.

Le capitaine Tollish frissonna, et un étrange regard vint animer ses petits yeux gris.

— Vous êtes bien certain, Piétro, que c'est sa tombe qui se trouve à Pimstone?

— Certainement, signor capitano. Il va y avoir dix-huit ans, au mois de décembre, qu'elle a disparu, et toutes les recherches que vous avez faites alors pour la retrouver ont été infructueuses. Au mois de mai de l'année suivante, l'idée vous est venue qu'elle pouvait s'être rendue à Lonemoor auprès de son père, et vous m'avez envoyé à Pimstone pour prendre des informations indirectes à ce sujet. Là, j'ai appris, comme vous le savez, qu'une jeune femme folle s'était présentée un soir chez M. Markham, qu'on l'avait accueillie et qu'un mois après elle s'était échappée de Lonemoor, en y abandonnant sa petite fille. Personne n'a soupçonné son identité, car on croit que Miss Markham est morte et enterrée à Bruxelles.

— Et l'enfant, Piétro? Elle doit être une femme maintenant... Je voudrais bien la voir. Quelle peut être sa position sociale?

En ce moment, on frappa à la porte...

— Un créancier sans doute! exclama le capitaine, en faisant mine de se retirer dans une pièce voisine.

Piétro ouvrit, et un vieillard à l'air respectable apparut.

C'était M. Sulton, l'homme d'affaires de la famille Darkwood.

— J'ai une triste nouvelle à vous apprendre, Milord, dit-il, en s'inclinant. Un télégramme...

— Milord! Milord!... Que signifie? s'écria le capitaine Tollish en pâlisant.

Piétro fit un soubresaut.

— Oui, Milord, dit M. Sulton, d'une voix émue, car Lord Darkwood n'existe plus... Il a péri dans la Méditerranée... „La Sylphide” a fait naufrage.

— Lord Darkwood, mort! Impossible!

— Il est mort à la fleur de l'âge, plein de vie et de santé. Et vous, M. Tollish, son plus proche héritier, devenez possesseur de ses titres et de ses biens.

Le capitaine sentit ses jambes fléchir sous lui et s'assit sur une chaise que Piétro lui tendait, en disant avec une gravité comique:

— Milord marquis, je vous félicite. Vous êtes devenu un des plus riches pairs de toute l'Angleterre.

— Mais asseyez-vous donc, M. Sulton, dit le capitaine, qui avait peine à reprendre ses esprits. Expliquez-moi comment cela s'est passé, et qui vous a envoyé ce télégramme.

— Le commandant du yacht... „La Sylphide” a échoué sur la côte de Sardaigne, et tous ont péri, excepté lui.

Et M. Sulton se cacha le visage dans les deux mains, car il était profondément attaché à celui qui venait de perdre la vie d'une manière si fatale. Le capitaine se voila aussi la face; mais c'était pour dérober aux regards de l'homme d'affaires la joie triomphante qui inondait son âme.

(A continuer.)



NOUVELLE APPLICATION DU TÉLÉPHONE.

fois, faites les malles. D'abord Malte, et puis la ruine.

Le valet se mit en devoir d'obéir, pendant que le capitaine allumait un cigare.

— Quelle vie! s'écria ce dernier, après quelques moments de silence; je n'ai pas de chance, Piétro; c'est vraiment à croire que la fatalité me poursuit.

— Oui, signor capitano, c'est vrai. On pourrait même dire la... car enfin... la punition..

— Assez, je comprends... Mais aussi le malheur a voulu que moi, qui n'avais jamais aimé aucune femme, je rencontrais cette... Ah, si Clara Markham avait vécu, et si elle avait voulu m'aimer comme je l'aimais!... J'aurais été un tout autre homme. Du reste, ces regrets sont inutiles, puisqu'elle n'existe plus. Vous avez vu son tombeau, n'est-ce pas, Piétro?

— Oui, répondit le valet; elle est enterrée dans le cimetière de Pimstone.

— L'infortunée! reprit M. Tollish; c'était la femme la plus noble, la plus charmante que j'aie jamais rencontrée. Et quel sort que le sien!... Tiens, Piétro, je ne suis pas superstitieux, mais pendant les froides nuits d'hiver, je la